



HAL
open science

Sink or Swim (Su Friedrich) ALPHA ET OMEGA D'UNE IDENTITE

Frédérique Devaux

► **To cite this version:**

Frédérique Devaux. Sink or Swim (Su Friedrich) ALPHA ET OMEGA D'UNE IDENTITE. Tausend Augen, 2001. hal-01782280

HAL Id: hal-01782280

<https://hal.science/hal-01782280>

Submitted on 1 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sink or Swim

(Su Friedrich)

ALPHA ET OMEGA D'UNE IDENTITE

Le travail de l'artiste américaine Su Friedrich est désormais reconnu dans le milieu du cinéma expérimental. L'auteur y a imposé sa marque de femme, de cinéaste et d'homosexuelle.

Cette quête d'identité est aussi une interrogation sur les règles qui guident la mise en image et en sons de la vie, et sur ses rapports avec ce que l'on appelle couramment le journal filmé.

Réalisé en 1990, *Sink or Swim* pourrait constituer le second panneau d'un diptyque sur la mémoire familiale. *The Ties that bind* (1984) en composerait alors le premier volet. En effet, l'œuvre de 1984 interpelle la mère de Su Friedrich alors que six ans plus tard, la cinéaste s'attarde sur ce qui dans la personnalité de son père a participé de son identité.

La vie a imposé à Su de survivre, de surnager, sous peine de couler. L'existence lui aurait dicté « *Nage ou coule* ». Elle n'a pas (eu) d'autre alternative et cet ordre s'est mué en une nécessité indépendante de tout plaisir, détaché de la volonté et de tout désir personnel.

Ainsi l'eau présente à tous les instants de la vie de l'artiste, est à la fois source de plaisir (la piscine par exemple, les baignades), lieu d'apprentissage (son père lui apprend à nager) et de châtement (il trempe la tête de ses deux filles sous l'eau pour les punir). Elle peut amener la perte (le père s'éloigne dans l'eau à la fin du film), le danger (les mocassins d'eau) ou la mort (la tante est morte par hydrocution).

Sans doute pour exorciser le tumulte des impressions passées et le désordre affectif d'une enfance et d'une adolescence dont le père s'est assez tôt absenté, l'artiste effectue un travail sur elle-même, à rebours, et épelle l'alphabet de X à A. Chacune des 32 lettres ainsi énoncées introduit un paragraphe (par exemple Virginité, Utopie, Tentation, Séduction, Réalisme) c'est-à-dire un thème.

Un tel classement exclut donc de qualifier simplement *Sink or Swim* de journal filmé, voire de film-journal¹ car cette histoire privée, soumise à des règles précises, ne laisse pas de place à la confidence stricto sensu. D'ailleurs, Su Friedrich déroule son histoire à la troisième

¹ David E. James différencie journal filmé (du côté de la pratique) et film journal (qui met l'accent par le montage et divers autres ajouts, sur le produit filmé).

personne, évoquant sans cesse « la petite fille » ou « la fillette qui comme elle, revendique de s'affronter à son passé pour disséquer les failles et les bonheurs qui l'ont construite femme à travers divers apprentissages. Par exemple, l'enfant a compris assez tôt que tout gain s'assortit d'une perte - chapitre « pédagogie ». Or, ce principe vital peut être envisagé soit comme un rapport de force inéluctable, soit de façon plus positive comme un équilibre nécessaire à la survie de l'humain - et au-delà du cinéma fait d'images et de sons.

Pour illustrer son propos qui ainsi devient universel, l'auteur emprunte à la science (les gènes X et Y), à la mythologie (Athéna, Atalante...), aux contes (la petite fille rêve de harems peuplés de femmes avec des bijoux...) ou encore aux grands archétypes de l'humanité (le désir de naître sans avoir été portée, l'Oedipe, l'abandon...), voire à l'histoire du cinéma (on pourrait croire à un extrait d'un film de Henri Chomette au moment de la séquence sur le grand huit), à des échantillons d'images banales (publicités et séries télé) et également à l'iconographie de sa famille (la voix off de la jeune fille est celle de Su).

Su Friedrich fait voisiner une recherche d'entomologiste, le cheminement d'un chercheur ès mythologie et le combat d'une poète du son et de l'image.

Car, en filigrane de cette première couche, se tissent des rapports complexes entre l'image et le son sans doute pour interroger le traditionnel travail sur - et par - le journal filmé.

Sans cesse, vues et voix se joignent, se disjoignent, se repoussent et s'attirent, forçant le spectateur à une attention permanente autant qu'à une pression salutaire pour qu'il devienne un participant de cette narration. Une telle mise en tension différencie *Sink or Swim* de certains journaux filmés qui, en nous déroulant le « ça a été » d'une vie, ne nous laissent pas prendre part aux instants ainsi déclinés.

Cette confrontation active fait naître une constante émotion en même temps que se développe peu à peu un portrait complexe du père. La fille s'en détache avec toute la peine liée à la difficulté de faire son deuil d'un désir et d'un amour ni totalement reconnu ni vraiment partagé. Mais elle ne s'appesantit pas plus sur elle-même que la truca sur l'image et lorsqu'elle s'adonne quelques secondes à la contemplation, la tireuse optique est aussi discrète et pudique que l'auteur.

Le film est également tissé de grands moments de poésie. Un des plus beaux passages de *Sink or Swim* se passe de commentaires... - chapitre *Kindship*-. Ce montage d'images, *suspendu au dessus du sens immédiat*, est seulement coloré par la musique et une chanson. C'est le temps du rythme pour soi, de l'image purifiée du poids des mots, le temps d'une vue et de quelques granulations, le temps de s'arrêter un peu sur l'image sans s'y lester, le temps d'un corps dénudé, de l'intimité de l'image, le moment de l'enlacement aussi furtif que celui qui permet à l'œil d'embrasser le photogramme, l'heure de se laisser aller au plaisir du plaisir, quelques minutes pendant lesquelles le souvenir ne pèse plus sur ces instants de grâce.

Il arrive aussi que, ludique, l'image joue au rébus avec le son et réciproquement. La séquence composée de corps musclés de femmes en train de défiler est intitulée « Tentation ». A chacun de comprendre, s'il le veut, ce que Su Friedrich nous livre là de son désir.

L'artiste semble également se demander si la confrontation ou l'assemblage de homes movies et d'une voix off prouve quoi que ce soit de ce qui a été, ou fait simplement jaillir un souvenir, une image de plus.

Parfois en effet le commentaire devance - donc dans un premier temps fait mentir - l'image. Sous la rubrique, « Utopie » sa famille refuse d'acheter à la petite fille une télé alors que nous voyons en même temps des séries T.V. et que nous apprenons plus loin qu'en fin de compte la fillette a obtenu ce qu'elle voulait. De telles contradictions - qui ne sont qu'apparentes - conduisent parfois au comble de l'humour et de la critique. Dans « Homework » -« devoir »-, la voix off a raconté que le père était parti du foyer conjugal. Au même moment, sur l'écran, les publicités et les génériques de séries sont tous plus goguenards les uns que les autres : « Laisse la place à papa » « Papa a toujours raison »...

Sink or Swim serait donc aux antipodes de la subjectivité dont on a cru pouvoir qualifier les journaux filmés. Ce serait avant tout une interrogation sur le genre, et même au-delà, sur la possibilité et l'existence, la survie d'un tel mode d'expression. Celui-ci permet-il à ceux qui le pratiquent d'atteindre à une quelconque objectivité, voire à une quelconque subjectivité ? Qu'est-ce que (dé)dire surtout quand il s'agit du passé, donc d'un temps sur lequel il n'y a plus de prise, en dehors du témoignage par essence subjectif ? Qu'est-ce que l'on

reproduit de sa propre histoire dans son rapport aux autres (son père exorcise la mort de sa sœur par la naissance de son enfant mais ne peut s'empêcher d'avoir un comportement identique avec sa dernière fille, la puînée de Su). La vie ne serait-elle rien d'autre qu'une image qui se *reproduit* comme les cellules pour donner la vie, ainsi qu'on nous le suggère au début du film ? Ne sommes-nous pas construit(e)s malgré nous par toutes les images superposées que les autres ont forgées de nous, au point de nous les rendre floues même à notre propre regard (comme le propose la dernière séquence du film). Serions-nous seulement une énumération de moments, une comptine de lettres de l'alphabet épelées en canon - par des femmes, dans le film de Su Friedrich ?

Où suis-je, où sommes-nous toutes, égaré(e)s entre l'alpha et l'oméga, le A et le Z de ce qui aurait pu être notre identité si la vie n'était venue bousculer, heurter, meurtrir nos désirs mais aussi emplir notre vie d'émois et de plaisirs, d'autant d'arrivées que de départs ?

L'idéal, oui l'idéal serait, nous dit l'artiste de réunir en une seule femme, en une seule vie, Athéna (la force, la guerrière, la justice), Atalante (la volonté et l'amour partagé) et Aphrodite (l'amour physique). Cela est-il possible ?

La triple surimpression de la fin du film pose la question sans y répondre car l'issue en est aussi incertaine que l'image ainsi (dé)composée.

Sink or Swim, comme la plupart des œuvres de Su Friedrich ont été plusieurs fois mentionnées, couronnées, primées.

Sa sincérité et sa simplicité apparente sont en effet pour beaucoup dans le sentiment que l'on éprouve après l'avoir vu, d'avoir touché à travers lui à une part essentielle, présente en chaque être humain, d'avoir approché une interrogation universelle dont le fondement serait envers et au-delà de toute autre marque, l'amour et le besoin de partager un trop-plein d'affect pour ne pas avoir à en faire trop tôt son deuil.

Frédérique Devaux

Texte paru dans Tausend Augen été 2001